

3  
TIRAGE A PART NE POUVANT ÊTRE MIS DANS LE COMMERCE

REVUE *par a R*

DE

# PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

NOUVELLE SÉRIE

continué sous la direction de

ÉM. CHATELAIN, L. DUVAU & B. HAUSSOULLIER

ANNÉE ET TOME XIX, 2<sup>e</sup> LIVRAISON

(Avril 1895)

PAUSANIAS

ET

LA DESTRUCTION D'HALIARTE PAR LES PERSES

Par Maurice HOLLEAUX

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1895

Tous droits réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



149201

# LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, Rue de Lille, à PARIS

COLLECTION FORMAT PETIT IN-8 BROCHÉ

(Couverture grise)

## LA PHILOGIE CLASSIQUE

Six Conférences sur l'Objet et la Méthode des Études supérieures relatives à l'antiquité grecque et romaine,  
par **Max BONNET**, Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

Volume in-8°. — Prix . . . . . 3 fr. 50

## DIONYSOS

ÉTUDE SUR L'ORGANISATION MATÉRIELLE

DU

THÉÂTRE ATHÉNIEN

par **Octave Navarre**, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse.

Volume in-8, avec 2 planches en chromo, frontispice et 22 figures dans le texte.

Prix . . . . . 5 fr.

## RES GESTÆ DIVI AUGUSTI

D'APRÈS LA DERNIÈRE REVISION

avec l'analyse du Commentaire de **M. Th. MOMMSEN**,

par **C. PELTIER**,

sous la direction de **R. CAGNAT**, Professeur au Collège de France.

Volume in-8°. — Prix . . . . . 2 fr.

## CICÉRON & SES ENNEMIS LITTÉRAIRES

OU LE BRUTUS, L'ORATOR & LE DE OPTIMO GENERE ORATORUM

traduit d'une Préface de **OTTO JAHN** et suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*

PAR

**Ferd. GACHE**

Professeur au Lycée de Châteauroux

**J. S. PIQUET**

Professeur à l'École Moyenne de Zwolle.

Volume in-8°. — Prix . . . . . 2 fr.

## L'IDÉAL DE JUSTICE & DE BONHEUR

ET LA VIE PRIMITIVE DES PEUPLES DU NORD DANS LA LITTÉRATURE GRECQUE ET LATINE

par **A. RIESE**

ouvrage traduit de l'allemand par

**Ferd. GACHE**

Professeur au Lycée de Châteauroux

**J. S. PIQUET**

Professeur à l'École Moyenne de Zwolle.

Volume in-8°. — Prix . . . . . 2 fr. 50

## ÉRASME EN ITALIE

Étude sur un épisode de la Renaissance, accompagnée de douze lettres inédites d'Érasme,

par **Pierre de NOLHAC**, maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études.

Volume in-8°. — Prix . . . . . 3 fr. 50

## LA FARCE DE PATELIN & SES IMITATIONS

par **C. SCHAUMBURG**

avec un supplément critique de **A. BANZER**, traduit, annoté et augmenté d'un Appendice

par **L. E. CHEVALDIN**, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Volume in-8°. — Prix . . . . . 3 fr. 50

Τῷ Κεραμεῖ

Χαριστήριον

ΜΗ

## PAUSANIAS

ET

### LA DESTRUCTION D'HALIARTE PAR LES PERSES

Pausanias a parlé de la ville d'Haliarte en différents passages de son livre. Deux de ces passages, qui ont un grand intérêt historique, ont appelé à diverses reprises l'attention des critiques; je crois cependant qu'ils n'ont pas été soumis jusqu'à présent à un examen assez profondi.

IX, 32,5. — Pausanias déclare en termes formels que la ville d'Haliarte et la contrée attenante ont été incendiées, lors de la seconde guerre médique, par un détachement de l'armée de Xerxès; la raison de ces violences, c'est que les habitants étaient demeurés fidèles à la cause de l'Hellade et qu'ils avaient refusé de se soumettre à l'envahisseur : — κατὰ δὲ τὴν ἐπιστρατείαν τοῦ Μήδου φρονήσασιν Ἀλιαρτίους τὰ Ἑλλήνων, μοῖρα τῆς Ξέρξου στρατιᾶς γῆν τέ σφισιν ὁμοῦ καὶ τὴν πόλιν ἐπεξήλοε καίουσα.

X, 35,2. — Le périégète revient incidemment sur le même sujet. Il rappelle qu'au lendemain des guerres médiques les Hellènes s'engagèrent par serment à ne pas rebâtir les sanctuaires qu'avaient brûlés les barbares; de là vient, ajoute-t-il, que, de mon temps encore, on voit sur l'emplacement d'Haliarte des temples à demi détruits par le feu : — Ἑλλήνων δὲ τοῖς ἀντιστάσι τῶν βαρβάρων τὰ κατακαυθέντα ἱερὰ μὴ ἀνιστάναι σφισιν ἔδοξεν, ἀλλὰ ἐς τὸν πάντα ὑπολείπεσθαι χρόνον τοῦ ἔχθους ὑπομνήματα καὶ τοῦδε ἕνεκα οἳ τε ἐν τῇ Ἀλιαρτίᾳ ναοί... καὶ κατ'ἑμὲ ἔτι ἡμίκαυτοι μένουσι. — Comme on le

1. Ce sont sans aucun doute les mêmes temples dont il est question un peu plus haut en ces termes : ἐν Ἀλιαρτίᾳ δὲ εἰσι ναοί, καὶ σφισιν οὐκ ἀγάλματα ἔνεστιν, οὐκ ὄροφος ἔπιστιν' οὐ μὴν οὐδὲ οἷς τισιν ἐποιήθησαν, οὐδὲ τοῦτο ἡδυνάμην πυθέσθαι (IX, 33, 3).

voit, ici Pausanias affirme une seconde fois, d'une façon indirecte, qu'Haliarte, en 480, a été livrée aux fureurs des Perses.

Sur un point, le second des textes que je viens de citer a provoqué de vives objections. Plusieurs critiques ont nié que les ruines signalées par Pausanias, et qu'il prétend avoir vues<sup>1</sup>, eussent vraiment la haute antiquité qu'il leur attribue. Les raisons qu'ils font valoir me paraissent péremptoires<sup>2</sup>.

Si les Perses détruisirent Haliarte, il est certain que la ville fut assez promptement relevée. D'un passage de Thucydide<sup>3</sup> on doit conclure que, pendant la guerre du Péloponnèse, elle était redevenue une cité florissante. Dès ce moment ses temples devaient donc être restaurés. En effet, le prétendu serment des Hellènes qu'allègue Pausanias, ne mérite pas d'être pris au sérieux : comme on le soupçonnait depuis longtemps et comme on l'a récemment démontré<sup>4</sup>, ce n'est qu'une invention d'époque tardive, une pure légende dénuée de tout caractère historique. Il suit de là que les ruines dont parle notre auteur dataient non de l'année 480, mais d'un temps plus récent ; et comme nous savons qu'en 171 les soldats de G. Lucretius emportèrent Haliarte de haute lutte, l'incendièrent et la rasèrent, nous pouvons être assurés qu'elles étaient l'ouvrage, non des Perses, mais des Romains. Au surplus, en supposant, contre toute vraisemblance, que les vestiges des ravages commis par Xerxès fussent demeurés visibles jusqu'en 171, nous ne concevons guère qu'après cette date on eût pu les reconnaître encore et qu'on eût réussi à les distinguer des autres débris laissés par le passage des légions. Ainsi, de quelque côté qu'on tourne la question, l'erreur de Pausanias apparaît manifeste. S'il fait remonter jusqu'aux Perses et retomber sur eux seuls toute la responsabilité des désastres qu'il constate, la cause en est évidemment qu'il a d'avance l'esprit occupé des malheurs qu'a subis Haliarte lors de l'invasion médique ; comme il songe d'abord à Xerxès, il croit le retrouver partout, prend ses imaginations pour des réalités et nous donne ses convictions pour des certitudes.

1. Ainsi qu'il résulte de la phrase : οὐδὲ τοῦτο ἠδυνάμην πιστέσθαι, citée dans la note précédente.

2. Voir notamment : BURSIAN, *Geogr. von Griechenland*, I, 232-233 ; KOEPP, *Arch. Jahrb.* V, 274.

3. THUCYD. IV, 93,4.

4. KOEPP, *Arch. Jahrb.* V, 268 et suiv.

A cette argumentation je ne trouve rien à reprendre et je la juge irréfutable. Notons seulement qu'elle ne vise qu'un détail. Elle prouve que Pausanias s'est trompé au sujet des ruines qui couvraient le sol d'Haliarte; elle établit qu'il n'en a connu ni l'âge ni l'origine : mais le fait même, qui a donné lieu à la méprise, — je veux dire l'incendie de la ville par Xerxès, — reste en dehors de la discussion et n'est pas contesté. En général, on n'hésite pas à le tenir, à l'exemple de Pausanias lui-même, pour authentique et pleinement avéré<sup>1</sup>. Seul, à ma connaissance, Kœpp<sup>2</sup> se montre quelque peu sceptique. Dès qu'on y réfléchit, on s'aperçoit que le scepticisme est ici plus que légitime.

Tout d'abord, aucun auteur ancien, sauf Pausanias, n'a mentionné les vengeances qu'aurait exercées le Grand Roi contre les habitants d'Haliarte : il est au moins étrange que la tradition dont il est censé s'être inspiré n'ait trouvé d'écho nulle part ailleurs que dans son livre. — Hérodote énumère avec précision les actes de violence commis par les Perses dans la Grèce centrale; il raconte la destruction des villes phocidiennes, l'incendie du temple d'Abai, celui de Thespiés, celui de Platées<sup>3</sup>; mais il ne dit mot d'Haliarte. Or, on sait de reste que, par tendance et par système, Hérodote est plus disposé à allonger qu'à abrégier la liste des forfaits imputables aux Barbares. — Pausanias assure que les gens d'Haliarte restèrent, en face des Perses, les défenseurs opiniâtres de l'indépendance nationale. Cette fois, il est formellement contredit par Hérodote. En effet, le vieil historien déclare que tous les Béotiens acceptèrent docilement la domination étrangère — Βοιωτῶν δὲ πᾶν τὸ πλῆθος ἐμῆδιζε. —; seuls, les Thespiens et les Platéens<sup>4</sup>, expressément nommés par lui, firent exception. — Reste une objection qui s'ajoute à la précédente et paraît décisive. Si les habitants d'Haliarte avaient tenu la conduite que leur prête Pausanias, ils auraient dû quitter leur ville, imiter l'exemple des Thespiens et des Platéens, se joindre comme eux à l'armée hellénique et combattre à leur côté sur le champ de bataille de Platées. Cependant nous possédons la liste

1. Voir, par exemple, BURSIAN, *Geogr. von Griechenland*, I, 232 : « So hatte schon das Heer von Xerxes die Stadt, weil sie zu den Hellenen hielt, verbrannt und ihr Gebiet verwüstet »; PAULY, *Real-Encyclop.* III, 1050; HEAD, *Coinage of Bœotia*, 15 (cf. 27); SMITH, *Dict. of Greek and Rom. Geogr.* s. v. Haliartus.

2. KÖEPP, *Arch. Jahrb.* V, 274.

3. HÉROD. VIII, 32-33; VIII, 50, 2.

4. HÉROD. VIII, 34; VIII, 50, 2. La même remarque a déjà été faite par Kœpp, *Arch. Jahrb.* V, 274.

complète des vainqueurs de Platées et sur cette liste nous ne trouvons pas le nom des Ἀλιάρτιοι.

Il résulte de ces observations que le récit du périégète est bien fait pour éveiller chez le critique le moins soupçonneux de justes défiances; il nous étonne trop, après examen, pour que nous ne soyons pas tentés de le rejeter aussitôt comme erroné.

D'autre part, ce qui n'est guère un moindre sujet d'étonnement, c'est le silence absolu que garde Pausanias sur les événements de 171. Le siège d'Haliarte, la résistance héroïque qu'opposa la population d'abord à P. Lentulus, puis à G. Lucretius, le châtement terrible qui en fut la conséquence, la destruction de la ville, si complète qu'Haliarte disparut à jamais du nombre des cités grecques<sup>1</sup>, paraissent être pour lui lettre morte. A tous ces faits connus et frappants, que Polybe avait racontés<sup>2</sup> et qui formaient l'un des épisodes les plus célèbres de la guerre de Persée, il n'accorde pas un souvenir; il n'y touche pas, même par allusion; et la méprise dans laquelle il tombe, quand il veut déterminer l'époque où furent brûlés les temples d'Haliarte, indique bien, comme nous l'avons vu plus haut, à quel point ils sont loin de sa mémoire.

Ainsi dans les textes que j'ai transcrits tout à l'heure, tout nous surprend et doit nous surprendre. Ce que nous y trouvons, nous ne l'attendions pas, et nous n'y trouvons pas ce que nous étions en droit d'attendre. Chose bizarre : des faits qu'on nous rapporte au sujet d'Haliarte nous n'avons nulle notion et, par une compensation inattendue, ce que nous savons le mieux de l'histoire de la ville, on le néglige et on l'omet.

Ces singularités s'expliquent, je crois, par une confusion qu'a commise notre auteur, confusion étrange à la vérité, capable de nous scandaliser, mais qui ne paraîtra nullement invraisemblable à ceux qui savent, pour l'avoir longuement pratiqué, quel esprit sagace, quel érudit profond et quel écrivain exact est Pausanias. Il aura lu dans quelque chorographe, dont les notices

1. Nous sommes sûrs, tout au moins, qu'Haliarte n'avait pas encore été relevée à l'époque de Strabon. Le géographe le déclare catégoriquement (ix, 2, 30) : Ἀλιάρτος ἐὲ νῦν οὐκέτι ἐστίν. KEIL (*Zur Sylloge Inscr. Boeot.* 575) et, après lui, DITTENBERGER (ad *C.I.G.S.* 2850) ont contesté l'exactitude de cette affirmation qui serait, à leur avis, contredite par l'inscription qu'a découverte ULICHS sur l'emplacement d'Haliarte (*C.I.G.S.* 2850). L'inscription atteste simplement l'existence au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère d'un sanctuaire d'Artémis et d'une « Confrérie de chasseurs » dans la région. En quoi ceci implique-t-il que la ville ait été reconstruite ?

2. Liv. XLII, 56, 2-6; 63. Comp. STRAB. IX, 2, 30.

historiques devaient être assez brèves, qu'Haliarte avait été saccagée et détruite pendant la guerre de Persée; il aura bien lu, seulement il aura mal compris. Le livre qu'il avait sous les yeux pouvait s'exprimer de la sorte : Ἀλίχρτος κατεκαύθη ἐν τοῖς Περσικοῖς χρόνοις, — ou bien, ἐν τῷ Περσικῷ πολέμῳ<sup>1</sup>, — ou bien, ἐν τῷ πρὸς [τὸν] Περσέα πολέμῳ<sup>2</sup>. Ces simples mots, qui pourtant ne prêtaient guère à l'équivoque, ont suffi à dérouter Pausanias : le Περσικός πόλεμος est devenu pour lui la guerre médique et Persée s'est transformé en Xerxès. J'espère qu'on admettra sans peine cette solution, qui a pour elle le mérite de la simplicité, peut-être celui de l'évidence, et qui me paraît rendre compte tout à la fois et de l'affirmation injustifiable du périégète et de son silence incompréhensible.

L'explication acceptée, l'erreur de Pausanias est intéressante à plus d'un titre et nous en pouvons tirer quelque instruction. Elle nous montre d'abord avec quelle stupéfiante légèreté il travaillait : s'il compulsait beaucoup d'ouvrages, nous voyons ici par un exemple frappant qu'il ne se préoccupait guère de les bien entendre. D'un autre côté, l'extrême ignorance où il était de tout ce qui se rapportait à la conquête de la Grèce par Rome — ignorance déjà plus d'une fois constatée<sup>3</sup> — s'étale à plein et se montre à découvert. J'ai dit plus haut qu'il ne s'était pas souvenu de la prise d'Haliarte par Lucretius. Nous pouvons maintenant parler mieux : la vérité est qu'il n'en a rien su, sinon l'on ne pourrait comprendre qu'il eût bronché sur le sens des mots Περσικός ou Πέρσης et qu'il eût pris les Macédoniens pour les Mèdes. — J'ajoute que, manifestement, il se vante lorsqu'il laisse entendre à deux reprises qu'il est venu de sa personne dans le pays d'Haliarte. Les mots « κατ' ἐμέ », « οὐδὲ τοῦτο ἡδυνάμην πυθέσθαι »<sup>4</sup>, n'inspiraient déjà qu'une médiocre confiance à Kalkmann<sup>5</sup>; ils n'en méritent aucune. Il ne faut voir là que de petites affirmations mensongères destinées à forcer doucement la conviction du lecteur. En effet, si Pausanias avait jamais parcouru le site d'Haliarte, s'il avait interrogé les indigènes et consulté ces fameux

1. C'est l'expression qu'emploie souvent POLYBE : III, 3, 8; 5, 4; 32, 8, etc.

2. Sauf l'article, que j'ai ajouté devant Πέρσης, c'est à peu près la phrase de STRABON IX, 2, 30. Chez Pausanias, les mots ὁ Πέρσης désignent parfois l'armée de Xerxès, par exemple : X, 35, 2. Il est fort possible qu'après avoir consulté son auteur il ait mentalement suppléé l'article absent.

3. Comp. KALKMANN, *Pausanias der Perieget*, 54 et suiv.

4. PAUSAN. IX, 33, 3; X, 35, 2.

5. KALKMANN, *Pausanias der Perieget*, 274.

*ciceroni* locaux, dont il fait ailleurs une si fréquente mention, il eût évité la bévue que nous lui reprochons, car on peut être assuré que le souvenir des Romains ne s'était pas effacé dans la contrée. — Il y a plus enfin; nous avons le plaisir de surprendre l'écrivain en flagrant délit de fabrication historique. Persuadé que les habitants d'Haliarte avaient été les victimes de Xerxès, il a prétendu nous faire connaître, comme s'il les connaissait lui-même, les causes de leur infortune. Son rationalisme modérément inventif, aidé à propos par la lecture d'Hérodote, lui a suggéré cette idée que s'ils avaient subi le même sort que les Thespiens et les Platéens, c'est qu'ils avaient sans doute adopté la même politique. De là la phrase catégorique : κατὰ δὲ τὴν ἐπιστρατείαν τοῦ Μήδου φρονήσασιν Ἄλιαρτίοις τὰ Ἑλλήνων —, que Pausanias n'a pas trouvée dans sa source, puisqu'il n'y était parlé que de Persée, mais qui est le produit de ses réflexions en même temps qu'un emprunt discret fait à Hérodote<sup>1</sup>. Les mots μοῖρα τῆς Ξέρξου στρατιᾶς forment une addition dont l'origine n'est pas meilleure. Pausanias, en les écrivant, a pensé seulement se tirer par un biais ingénieux de l'embaras où le mettait le silence d'Hérodote. Celui-ci racontait l'invasion de la Béotie par la grande armée de Xerxès<sup>2</sup> et se taisait sur la ruine d'Haliarte. Il y avait là, nous l'avons vu déjà, quelque difficulté. Elle s'évanouit dès qu'on suppose que ce n'est pas l'armée elle-même, mais un corps isolé, qui a traversé la ville et l'a brûlée. Grâce à une distinction si opportune, on ne contredit plus Hérodote, ou le complète; son autorité reste intacte et son silence n'a plus rien qui gêne. Le plaisant, c'est qu'ici encore, au moment où il s'écarte de lui, Pausanias exploite Hérodote : dans les mots que j'ai cités on reconnaît aisément une réminiscence du passage relatif à l'expédition de Delphes : ἐπορεύοντο... ἀποσχισθέντες τῆς ἄλλης στρατιᾶς...<sup>3</sup>.

Une dernière remarque pour terminer. En se trompant comme nous venons de le voir, Pausanias a joué de malheur. Dans le chapitre 35 de son livre X, parlant du temple d'Abai, il s'élève à de hautes considérations morales; il établit un parallèle entre les Romains et les Perses, loue les premiers, blâme les seconds, oppose la piété des uns aux sacrilèges des autres. Sa démonstration commence bien, mais elle ne saurait plus mal finir.

1. Comp. Hérod. VIII, 50 : ἐνέπρησε δὲ Θέσπειάν τε καὶ Πλάταιαν (Xerxes) πυθέμενος Θεβαίων ὅτι οὐκ ἐμήδιζον.

2. Hérod. VIII, 34, 1; 50, 2.

3. Hérod. VIII, 35, 2.

Certes, l'exemple d'Abai est concluant : Xerxès a brûlé le temple d'Apollon; les Romains ont respecté et honoré le dieu. Il est fâcheux seulement qu'il soit question quelques lignes plus bas des temples d'Haliarte. Le bon Pausanias, qui croit nous citer un nouveau crime des barbares, se trouve rappeler, sans s'en douter, l'un des pires forfaits dont les Romains se soient rendus coupables envers les dieux de l'Hellade. Il parle de bonne foi, mais nous ne pouvons nous empêcher de sourire en voyant le rude démenti qu'à son insu il s'inflige à lui-même.

Maurice HOLLEAUX.

